

## Le soldat et le prince

Gilles Pelletier

---

Numéro 106 (1), 2003

Marcel Dubé : 50 ans après *Zone*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Pelletier, G. (2003). Le soldat et le prince. *Jeu*, (106), 74–76.

# Le soldat et le prince

Le premier contact que j'ai eu avec Marcel Dubé, c'était après *De l'autre côté du mur*, sa première pièce. Il avait commencé à écrire des dramatiques d'une demi-heure pour la radio, et Louis-Georges Carrier, Lorenzo Godin et Hubert Aquin, qui étaient réalisateurs, m'ont demandé de jouer certains de ces textes. Puis, il y a eu ses radiothéâtres, comme *la Chevauchée fantastique*, dans lequel je jouais un jeune voyou en compagnie de Guy Godin, l'interprète fétiche de Marcel à l'époque. Marcel venait toujours assister aux émissions et nous avons rapidement sympathisé. Au fil

des collaborations, nous nous sommes fréquentés plus souvent, nous nous sommes connus de mieux en mieux. En sortant d'un enregistrement de *Chambre à louer*, un radioroman diffusé sur les ondes de CKAC, Marcel me dit qu'il avait envie de reprendre certains traits du personnage que j'y incarnais, son côté un peu voyou, un peu hâbleur, et de les mêler à ceux d'un homme qu'il voyait près de chez lui, dans un restaurant-dépanneur. Cet homme portait sa vareuse militaire sur laquelle il y avait ses décorations et restait là des journées entières, à fumer en silence, droit et immobile. Il m'avait parlé de cet homme en marchant, simplement, comme

dans une espèce de rêve. Ce n'est qu'un an plus tard environ que Jean-Paul Fugère, réalisateur à Radio-Canada, m'appela pour me faire lire un texte que Dubé disait avoir écrit pour moi. C'était *Un simple soldat*.

L'aventure d'*Un simple soldat* m'apparaît importante à plusieurs égards. C'est l'un des premiers, sinon le premier grand téléthéâtre québécois, présenté comme les grandes productions de Dostoïevski, Tchekhov, Racine, Molière et Beaumarchais. L'impact de sa diffusion a été impressionnant. L'immense majorité des gens se sont reconnus dans le mal de vivre de Joseph, dans sa quête d'absolu qui lui donne un côté suicidaire. La seule fin que Joseph peut concevoir, c'est celle du soldat qui meurt bravement au front. Cette image appartenait à notre inconscient collectif, tout comme notre sentiment d'impuissance. Les gens ont aimé se reconnaître et, jusqu'à un certain point, se retrouver psychanalysés. Parce que c'est bien ce que Dubé a réussi à faire : montrer l'inconscient collectif d'un peuple comme le nôtre, conquis, aliéné dans ses aspirations et dans sa langue. Je crois que chez ceux qui disaient ne pas avoir aimé le téléthéâtre, qui n'y trouvaient que du misérabilisme, le choc de la reconnaissance avait été le même, mais qu'ils refusaient ce qu'ils avaient vu. Dubé n'a toutefois pas



Marcel Dubé en 1982.  
Photo : André Le Coz.



Juliette Huot (Bertha),  
Élizabeth LeSieur (Fleurette),  
Gilles Pelletier (Joseph) et  
Ovila Légaré (Édouard)  
dans la reprise d'*Un simple  
soldat* à la Comédie-  
Canadienne en 1967,  
dans une mise en scène  
de Jacques Létourneau.  
Photo : André Le Coz.

Robert Rivard (Émile) et  
Gilles Pelletier (Joseph),  
dans *Un simple soldat* à la  
Comédie-Canadienne en  
1967. Photo : André Le Coz.

Gélinas qui avait été témoin du remous occasionné dans la population à la suite de la diffusion. Paul Guèvremont endossa alors le rôle d'Édouard, le père, créé par Ovila Légaré. Celui-ci a repris son rôle quand nous avons présenté à nouveau la pièce en 1967, tout comme Juliette Huot, Robert Rivard et moi-même d'ailleurs. Et quand j'ai décidé de la mettre en scène à la Nouvelle Compagnie Théâtrale en 1974 et 1975, je me suis dit : « Et si nous la reprenions une dernière fois avec la distribution originale ? » Nous avons tous vieilli, et c'était vraisemblablement notre dernière chance de jouer ces rôles qui nous avaient tant marqués.

Ovila, au Gesù, était heureux ! En fait, Juliette et Ovila avaient interprété plusieurs pièces canadiennes-françaises, mais avec *Un simple soldat*, ils ont eu le sentiment de jouer dans une œuvre importante, une œuvre qui allait plus loin. Ovila avait une grande gravité dans certaines scènes, une gravité à laquelle le public réagissait. Notre bonheur était fait de ces réactions, mais aussi de la satisfaction de servir un auteur vivant, qui était là, aux répétitions, aux spectacles.

Depuis sa création, il ne se passe pas cinq ans sans qu'*Un simple soldat* soit joué, que ce soit à Ottawa, à

écrit en analysant les choses. Sa pièce est nourrie de ses observations et du sentiment qui régnait chez plusieurs au Québec à cette époque, oui, mais elle résonne comme un cri du cœur. Lorsque Dubé, Fugère et tous les comédiens avons travaillé ensemble à la naissance de cette œuvre, nous étions tous emballés. Je crois que nous sentions obscurément la portée du texte qui nous était confié.

J'ai souvent dit qu'il y avait trois œuvres déterminantes dans notre dramaturgie : *Tit-Coq*, *Un simple soldat* et *les Belles-Sœurs*. Bizarrement, *Un simple soldat* aura d'abord été un téléthéâtre... que nous avons repris rapidement à la scène. D'abord à la Comédie-Canadienne, à l'invitation de Gratien





Québec ou à Montréal. Des deux productions qui ont été présentées à Montréal ces dernières années, l'interprétation de Gildor Roy à la NCT est sans doute celle qui se rapproche le plus de la vision que Fugère avait du personnage au moment de la création. Il campait un Joseph en apparence extroverti, avec ce côté très canadien-français où la douleur intérieure se noie dans le paraître. Luc Picard, chez Jean-Duceppe, dans la mise en scène

Gildor Roy (Joseph) et Jean Lajeunesse (Édouard) dans *Un simple soldat*, mis en scène par René Richard Cyr au Théâtre Denise-Pelletier (saison 1989-1990). Photo : Michel Gagné.

d'Yves Desgagnés, en a fait une lecture différente, mais aussi intéressante. Son Joseph était plus introverti que ceux qu'on avait pu voir par le passé.

René Lévesque avait une affection particulière pour cette pièce : il est venu la voir chaque fois qu'elle a été jouée, à Montréal comme à Québec. Mais il avait aussi une affection particulière pour Marcel. Il disait : « Aux États-Unis, un type comme Marcel Dubé serait sur un campus universitaire simplement pour que les jeunes puissent lui parler, profiter de son expérience de vie. Il ne serait pas là pour écrire une pièce de théâtre ; il serait là parce que c'est lui. Sa vie est un enseignement. C'est un homme et un auteur important. »

Comment ne pas être d'accord avec lui ? Bien sûr, un lien personnel m'unit à Marcel Dubé. Comme Guy Dufresne, avec qui j'ai fait *Cap aux sorcières* et Victor Lévy-Beaulieu, avec qui j'ai fait *l'Héritage*, Marcel Dubé est devenu mon ami. Sans doute ces créateurs se sont-ils sentis aimés puisque je me donnais autant en les interprétant, puisque j'allais au bout de moi-même. Mais Marcel est aussi pour moi, au-delà de notre amitié, un homme extraordinaire, par son œuvre et par sa vie. Il a su surmonter de difficiles épreuves, traverser de longues périodes de maladie, pour rebondir chaque fois fort et dynamique. Je l'appelle le Prince de la Vie. **J**

Luc Picard (Joseph) et Michel Dumont (Édouard) dans *Un simple soldat*, mis en scène par Yves Desgagnés chez Jean-Duceppe en 1998. Photo : Pierre Desjardins.

